

affectant des formes exotiques, les objets de fantaisie connus sous la rubrique d'articles de Paris ; puis ce furent les cristaux venus de Venise, les porcelaines importées de Saxe, montées en vases, en goupes, en coffrets ; les faïences artistiques d'un ton puissant, et d'un grand goût décoratif. Il gagna enfin le premier salon renfermant les robes, les confections, les costumes.

Il était de règle dans la maison de ne point paraître reconnaître M. Besnard ; il passait incognito, comme un souverain en voyage.

Du reste, un grand nombre de ses employés ne le connaissaient pas. Athanase Besnard, s'en rapportait d'habitude au directeur du personnel.

Une fois chaque année on lui faisait une visite officielle ; les jours consacrés aux bals et aux concerts Athanase faisait danser une ou deux jeunes filles ; mais le mouvement était grand parmi cette population d'employées ; les unes se mariaient, les autres changeaient de maisons. On en voyait un petit nombre tenter la fortune pour leur propre compte. Les employés ne pouvaient donc tous connaître Athanase Besnard, pas plus qu'il ne lui était possible de mettre un nom sur leurs visages.

Au moment où il entra dans le premier salon, deux jeunes filles tiraient d'énormes armoires à coulisse des jupes de soie, et la voix stridente de Mme Barnabé se fit entendre dans la pièce voisine :

— Mon Dieu que vous êtes maladroite, mademoiselle ! Si cela continue il sera impossible de vous garder au magasin. Si vous êtes d'une trop grande famille pour essayer des manteaux et « faire l'article » dites-le tout de suite. Vous venez certainement de faire manquer une vente.

— Je vous assure, que non, madame, répondit une voix d'une douceur résignée et pénétrante ; ces deux dames étaient Anglaises, et vous savez que les Anglaises trouvent tout naturel de faire déplier des étoffes ou de faire montrer des vêtements dont elles n'ont nullement envie. Il s'agit simplement pour elles d'employer les heures inutiles de la journée.

— Je vous répète que vous ne savez pas votre métier !

— Je ferai de mon mieux pour l'apprendre, madame.

— Avant ce soir j'aurai fait mon rapport.

— Ce serait une cruauté madame !

— Pourquoi n'ajoutez-vous pas : et une injustice. Oh ! je lis dans votre regard que vous m'avez tout de suite prise en haine. Cela devait être. Nous ne devrions avoir ici que des jeunes filles élevés simplement, ne rêvant rien au-delà de leur condition, ne regrettant rien, surtout...

— Oh ! silence, je vous en supplie, madame, voici une cliente !

Mme Barnabé changea subitement l'expression de son visage. De dur, de rogue qu'il était, il devint subitement aussi gracieux que le permettaient les traits anguleux et les lèvres minces de la veuve.

Quant à la jeune fille, heureuse de cette diversion, elle alla au-devant d'une dame de haute taille, à la physionomie grave et douce, et lui demanda de son accent harmonieux :

— Que désire madame ?

La jeune femme répondit tranquillement, posément, en personne qui sait à l'avance ce qu'elle désire et quel prix elle veut consacrer à son acquisition.

La vendeuse s'approcha d'une immense table ronde sur laquelle s'entassaient des vêtements aussi variés de formes que d'étoffes, en indiqua les noms et les genres, les vanta sans exagération, et avec une grâce chaste, s'en enveloppa tour à tour, tandis

que la jeune dame paraissait prendre plaisir à voir la charmante fille rassembler autour d'elle ses plis soyeux, soulever des dentelles et nouer les rubans.

Debout entre les lourdes portières, et suivant cette petite scène du regard, Athanase Besnard restait les yeux fixés sur la jeune fille. Il paraissait réfléchir et chercher la solution d'un problème.

— Où donc avait-il vu ces grands yeux bleus que tout à l'heure les cruelles observations de Mme Barnabé emplissaient de larmes ?

Quand ce sourire d'ange souffrant avait-il passé pour lui sur deux lèvres roses ?

Il connaissait la blancheur de ce front pur, la teinte de ces cheveux blonds soulevés sur les tempes comme un voile d'or. Oui, tout cela il le connaissait, mais en ce moment il lui eût été impossible de dire dans quelle circonstance cette vision lui était apparue.

L'idée de traverser ce salon, de voir la figure sèche de Mme Barnabé de plus près, peut-être aussi la crainte que la « vendeuse » pensât qu'il avait entendu les reproches de la veuve, lui parut insoutenable. Il rebroussa chemin, et gagna rapidement son appartement particulier. Il s'approcha d'un orgue, l'ouvrit, et se mit à improviser.

En dépit de l'activité de sa vie, Athanase Besnard connaissait parfois sinon l'ennui, du moins la tristesse. Les douleurs subies, les pertes successives laissaient au fond de son âme une gravité douloureuse. Il se demandait parfois ce qui lui manquait, à lui qui possédait à la fois la jeunesse, la santé et la fortune, et qui, par sa situation, se trouvait un des premiers du monde commercial.

Alors il s'occupait d'art, il rêvait l'amélioration du sort de ceux qui l'entouraient. Depuis quelque temps il cherchait une combinaison qui lui permit de créer des retraites pour ses vieux employés. Il ne lui suffisait pas d'être servi, il voulait encore être aimé. La pensée que ceux qui auraient aidé à l'échafaudage de sa fortune trouveraient plus tard une vieillesse misérable, lui était insupportable. Il voulait que chacun eût les miettes du grand festin de la richesse où il se trouvait si largement assis.

Après avoir improvisé pendant quelque temps, il se mit à son bureau, entassa chiffres sur chiffres, se perdit dans des combinaisons diverses dont il ne trouva point la solution d'une façon complète, et l'heure du déjeuner arriva sans qu'il eût trouvé les derniers rouages d'un système économique.

Au moment où il allait se mettre à table, il dit au valet de chambre :

— Allez chercher de ma part M. Méran.

Quelques minutes après celui-ci arrivait.

— Vous n'avez point déjeuné, je pense, lui dit Athanase, asseyez vous là, mon cher Méran, et causons. Tout d'abord, je dois vous dire que vous me voyez ravi de notre nouvelle exposition. La galerie des Beaux-Arts est véritablement charmante. Jamais vous n'y aviez entassé autant d'œuvres gracieuses.

— Ah ! le mérite ne me doit pas revenir, répondit Antoine avec rondeur, mais en laissant pourtant paraître une satisfaction naïve, cela prouve seulement que les artistes viennent à nous, et comprennent de quelle importance peut devenir pour eux une exposition permanente, visitée chaque jour par des milliers de curieux.

— J'y ai remarqué surtout trois toiles ravissantes que j'ai l'intention d'acquérir.